Document generated on 04/25/2024 11:23 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Vanity Fair
Splendeurs et misères
La foire aux vanités — Grande-Bretagne / États-Unis 2004, 137 minutes

Claire Valade

Number 234, November–December 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/59051ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Valade, C. (2004). Review of [Vanity Fair : splendeurs et misères / *La foire aux vanités* — Grande-Bretagne / États-Unis 2004, 137 minutes]. *Séquences*, (234), 51–51.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

VANITY FAIR
Splendeurs et misères

Depuis son tout premier long métrage, **Salaam Bombay**, Mira Nair s'intéresse aux mœurs sociétales, mais surtout aux rapports si particuliers qui lient les individus entre eux, qu'ils soient aux prises avec des valeurs familiales qui les restreignent ou des classes sociales qui les étouffent. Ainsi, qu'elle se penche sur le chaos organisé d'un mariage arrangé dans le Delhi contemporain comme dans son remarquable **Monsoon Wedding** ou sur la quête de légitimité d'une magnifique courtisane au sein de l'Inde ancestrale comme dans son luxuriant **Kama Sutra**, Mira Nair brosse des fresques lucides et colorées qui sont tant des expériences sensorielles et sensuelles uniques que des commentaires sur les comportements sociaux d'individus ne parvenant pas tout à fait à s'ajuster au monde qui les entoure, du moins à la manière dont les règles de bienséance le prescrivent. Ses films sont des contes moraux revisités qui n'ont rien de la lourdeur suffisante et dégoulinante d'une vertu excessive trop souvent associée à ce type de film dans la cinématographie nord-américaine. Au contraire, les contes moraux de la réalisatrice indienne sont plutôt lumineux, moraux sans être moralisateurs et mettent habituellement en scène de manière subtile et nuancée le triomphe d'un bel esprit de rébellion (ou tout au moins de changement de l'ordre établi).

Vanity Fair est sans aucun doute tout cela et, à nouveau, Mira Nair nous plonge dans l'univers exploré en montant à l'assaut de nos sens. Rien ne manque pour éblouir les foules, surtout pas le foisonnement d'une direction artistique flamboyante (la réalisatrice ne lésine ni sur l'éclat des costumes et des décors, ni sur les couleurs saturées de la très belle photographie, livrant un tableau d'époque des plus somptueux) et la maîtrise d'une direction d'acteurs chevronnés et de comédiens montants pleins de promesse. En tête, la jeune mais déjà fort expérimentée Reese Witherspoon, qui campe avec beaucoup d'aplomb et un parfait mélange d'opiniâtreté, d'intelligence et de charme la Becky Sharp de Thackeray. Farouchement déterminée à se tailler une place au sein de l'Angleterre extrêmement réglementée du début du XIXe siècle, malgré ses origines plus que modestes, Becky fait face à l'adversité sans jamais se laisser démonter, gravissant un à un les échelons de la bonne société, sans modestie mais avec un inébranlable sens de la loyauté entre amis. Sa chute n'en sera évidemment que plus cruelle.

Autour d'elle évolue une faune de menteurs et d'hypocrites qui se permettent toutes les extravagances et les tricheries simplement parce que leur rang leur en donne le loisir, à commencer par le marquis de Steyne (Gabriel Byrne à son plus ténébreux), noble redoutable par qui une réputation peut être acquise mais aussi défaite, puis le précieux et méprisant George Osborne (incarné avec justesse par Jonathan Rhys-Meyers), bourgeois parvenu que l'argent de son père a bien positionné, et la richissime vieille aristocrate Matilda Crawley (parfaite Eileen Atkins) qui dit adorer le cran de Becky, jusqu'à ce que celle-ci ait le culot de vouloir accéder à un statut plus élevé en épousant son bien-aimé neveu, Rawdon (James Purefoy, excellent en séducteur ombrageux). Seuls la jeune Amelia, amie d'enfance de Becky (interprétée avec une candeur quasi exaspérante par Romola Garai), et son soupirant secret William Dobbin (Rhys Ifans qui fait probablement montre du jeu le plus nuancé et de la retenue la plus appréciée) semblent exempts de l'hypocrisie ambiante, mais il faudra beaucoup de temps avant de voir leur sincérité et leur intégrité enfin récompensées.

Un tableau d'époque des plus somptueux

S'étendant sur une période d'environ vingt ans, **Vanity Fair** explore la vie de ces personnages et les méandres de leurs relations amoureuses avec un réel plaisir et une affection véritable, du moins pour Becky, que Mira Nair dépeint bien plus comme une féministe avant l'heure que comme une intrigante jouant de ses charmes pour se faire un nom. Seulement, malgré la maîtrise dont la réalisatrice fait preuve, on ne peut s'empêcher de quitter la salle en restant sur sa faim, avec une impression d'inachevé, comme si elle avait voulu embrasser trop large, pour une fois, et s'était égarée momentanément dans la modernisation de son héroïne. La fin semble presque escamotée, réglant le sort de tous les personnages en quelque dix minutes à peine (sur un total de 137, c'est tout de même peu) et de manière fort commode. Face à ces personnages et à cette intrigue touffus, Mira Nair semble n'avoir pas tout à fait su se décider quant aux motivations profondes de certains et leurs tergiversations ressemblent moins à des examens de conscience qu'à un manque de profondeur. Reste le spectacle, superbe.

Claire Valade

■ LA FOIRE AUX VANITÉS – Grande-Bretagne/États-Unis 2004, 137 minutes – **Réal.** : Mira Nair – **Scén.** : Matthew Faulk, Mark Street, d'après le roman de William Makepeace Thackeray – **Image** : Declan Quinn – **Mont.** : Allyson C. Johnson – **Mus.** : Mychael Danna – **Cost.** : Beatrix Aruna Pasztor – **Int.** : Reese Witherspoon (Becky Sharp), James Purefoy (Rawden Crawley), Gabriel Byrne (le Marquis de Steyne), Romola Garai (Amelia Sedley), Rhys Ifans (William Dobbin), Jonathan Rhys-Meyers (George Osborne), Bob Hoskins (Sir Pitt Crawley), Jim Broadbent (Mr. Osborne), Eileen Atkins (Miss Matilda Crawley) – **Prod.** : Janette Day, Lydia Dean Pilcher, Donna Gigliotti – **Dist.** : Alliance.